



SOPHIE CALLE

RACHEL, MONIQUE

ÉGLISE DES CÉLESTINS

du 8 au 28 juillet DE 11H À 18H

ÉGLISE DES CÉLESTINS

Elle s'est appelée successivement Rachel, Monique, Szyndler, Calle, Pagliero, Gonthier, Sindler. Ma mère aimait qu'on parle d'elle. Sa vie n'apparaît pas dans mon travail. Ça l'agaçait.

Quand j'ai posé ma caméra au pied du lit dans lequel elle agonisait, parce que je craignais qu'elle n'expire en mon absence, alors que je voulais être là, entendre son dernier mot, elle s'est exclamée : « Enfin ».

Je vais lire le journal intime de ma mère pour la première fois. Cette église m'a semblé un lieu propice pour l'affronter. À part quelques pages sélectionnées par l'éditeur pour le livre *Rachel, Monique*, je ne sais pas ce que je vais découvrir.

Ma mère est morte le 15 mars 2006. Avant de perdre conscience, elle m'a demandé d'emporter le carton qui contenait ses journaux intimes. Seize carnets datés 1981, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 2000.

Ma mère n'était pas écrivain, je ne suis pas comédienne, même amateur. Je ne sais pas si ces textes sont « bons », s'il faut les chuchoter, les déclamer, si je lirai d'une traite, à intervalles réguliers, ou quand bon me semblera. Je ne sais pas combien de temps prendra cette lecture. Je m'engage seulement à en finir avant que le Festival ne s'achève.

Ma mère a choisi de ne pas détruire ses journaux intimes. Ma mère n'était pas dupe de ce qui pourrait arriver si elle me les abandonnait. Sinon je ne me serais pas permis.

Lourdes (2008) - Courtesy galerie Emmanuel Perrotin
Tombes (1990), *Pas Pu Saisir la Mort* (2007), *Pôle Nord* (2009), *Souci* (2007-2012)
Courtesy galerie Emmanuel Perrotin (Paris), Paula Cooper Gallery (New York), Arndt (Berlin)

Un souffle, sculpture en faïence peinte, est une œuvre de l'artiste **Serena Carone**

Melanie Bilenker a créé le *Souci* en cheveux.

L'œuvre *Lourdes* a été faite en collaboration avec **Maud Kristen**.

Les porcelaines de *Pas pu saisir la mort*, de *Lourdes* et de *Pôle Nord* ont été réalisées par **Bernardaud**.

Le tirage photographique de *Cercueil*, la plaque de porcelaine gravée de *Pas pu saisir la mort*, les marbres de *Lourdes* et les *Souci* en aluminium, papier, plomb et feutre ont été fabriqués par **Michel Bertrand** et **Xavier Martinez**.

Donatella Brun a photographié certaines *Tombes* et **Serena Carone** le *Cercueil*.

Je remercie également

Robert Storr parce que c'est grâce à lui que ce projet a débuté à la Biennale de Venise ;

David Buckland et Cape Farewell pour m'avoir invitée au Pôle Nord ;

Olivier Kaepelin pour avoir accueilli *Rachel, Monique* au Palais de Tokyo, avec l'aide de David et Marie Benmussa et d'AIA Productions ;

La Fondation Luma, la Fondation Louis Roederer et la galerie Emmanuel Perrotin pour avoir soutenu cette exposition, Renaud Sabari, Alexandra Cohen et ARTER pour l'avoir produite ;

les Éditions Xavier Barral pour avoir publié le livre *Rachel, Monique*.

production ARTER

direction Renaud Sabari

coordination générale Alexandra Cohen, assistée de Pauline Séjourné

développement scénographique Elsa Noblet

régie et accrochage Sandrine Calard

production audiovisuelle Cadmos – Roman Hatala

encadrements Circad – Didier le Tumelin

tirages Janvier – Arnaud Lebarz

coproduction Festival d'Avignon



Entretien avec Sophie Calle

Comment définiriez-vous le travail que vous présentez au Festival d'Avignon ?

Sophie Calle : C'est une exposition, dont le sujet est encore plus proche de moi que certains autres sujets que j'ai pu traiter. C'est un hommage public à ma mère.

Vous avez manifesté le désir d'ajouter à cette exposition un travail sur un texte.

Pourquoi avez-vous fait ce choix ?

Je me suis demandé ce que je pouvais faire de neuf dans le cadre du Festival d'Avignon. Il se trouve que ma mère, quelques jours avant sa mort, m'a confié ses journaux intimes sans me préciser ce que je devais en faire. Je n'ai pas encore eu le courage ou l'envie de les lire. En le faisant ici, dans cette église, j'ai le sentiment de réaliser cette exposition « avec » elle. En fait, cette lecture sera juste une œuvre supplémentaire à l'intérieur de l'exposition.

Combien de carnets lirez-vous ?

La totalité des carnets de ma mère couvre vingt années. J'ai décidé de les lire dans leur intégralité – pour la première et sans doute la dernière fois – dans le cadre du Festival d'Avignon. Je crains qu'ils ne soient pas tendres à mon égard.

Cette discontinuité de lecture sera-t-elle construite ?

Je ne sais pas encore, car j'ignore quelles seront les difficultés de lecture que je devrai affronter. Je ne sais pas si je lirai pendant dix heures d'affilée – parce que je serai passionnée par le texte, parce que les visiteurs resteront avec moi ou parce que je me sentirai bien – ou si je ne lirai qu'une heure par jour, parce que je trouverai cette lecture trop difficile et que la situation deviendra intenable. Je pourrai peut-être lire à toute allure, pour en finir, je commenterai peut-être les textes que je vais découvrir... Tout est possible.

La présence du texte est une constante dans les propositions artistiques que vous faites.

Est-ce une nécessité absolue pour vous ?

J'ai très peu d'idées qui ne soient liées à des textes : il semble que les images ne me suffisent pas. Dans mon travail, le texte est primordial : c'est un plaisir sensuel, même si je ne me sens pas du tout écrivain. Pour autant, je ne peux pas me passer des images, des photographies ou des films – peut-être sous l'influence de mon père qui était collectionneur d'art contemporain – et puis, il y a les performances, quoique plus rares.

Comment naissent vos projets ?

Ils naissent de rencontres, de promenades, de réflexions. Souvent un projet entraîne un autre. C'est en suivant un homme à Venise que j'ai, par exemple, eu l'idée de devenir femme de chambre dans un hôtel, car je ne pouvais pas entrer dans la chambre de cet homme. Et c'est en suivant cet homme que j'ai eu envie d'être suivie moi-même, et que j'ai demandé à un détective privé de le faire. Une idée naît d'une autre. Ou bien c'est un hasard absolu, comme lorsque j'ai entendu, en traversant une rue, un aveugle raconter qu'il avait vu, la veille, une chose qui était très belle. Parfois, un projet naît d'une réaction à une situation, comme la réception d'une lettre de rupture à laquelle je ne sais pas répondre. En général, l'idée de l'exposition et les questions qui s'y rattachent en découlent immédiatement : ce projet peut-il résister à l'épreuve du mur ? Va-t-il pouvoir occuper les pages d'un livre ?

Aviez-vous déjà associé votre mère à vos travaux précédents ?

Elle a fait partie des *Dormeurs*. Elle est également présente dans le premier travail sur le détective qui me suit, *La Filature*, et participe au deuxième volet de cette création : *20 ans après*. Mais elle n'avait jamais été le sujet principal d'un de mes projets. Sans doute parce que la plupart tournent autour de l'inconnu, de l'absence et du manque. Et ma mère était là, bien présente. J'ai donc attendu qu'elle devienne effectivement absente.

Cette notion d'absence semble en effet récurrente dans vos œuvres.

Certainement... Une chambre d'hôtel sans client, un lit vide, un aveugle, un homme qui s'en va, des objets absents, dont on devine la présence à travers le vide qu'ils laissent. Je trouve cela très théâtral : l'idée d'une absence dans des lieux qui en portent la trace. Je ne travaille pas sur le souvenir de l'absence, mais sur son immédiateté. En faisant de ma mère un sujet d'exposition, je ne me suis pas éloignée d'elle, au contraire, je l'ai rendue plus présente en travaillant sur son absence.

Vous imposez-vous des contraintes préalables avant de réaliser vos projets ?

Elles s'imposent d'elles-mêmes. Pour *Rachel, Monique*, il n'y avait pas de projet, juste un film. D'ailleurs, la première fois que j'ai montré ce film - à la demande de la Biennale de Venise -, je n'envisageais pas autre chose qu'une simple projection. C'est en regardant le film, que des idées me sont venues. J'ai voulu rendre un véritable hommage à ma mère, en mélangeant des choses qui avaient toutes un rapport avec sa mort et avec notre relation. Comme ce projet est toujours « en cours », je rajoute des éléments. Par exemple, j'expose une des pages du journal de ma mère. Il s'agit de l'un des rares extraits dont j'ai pris connaissance, car à l'occasion de l'exposition, je publie chez Xavier Barral le livre *Rachel, Monique* et j'ai pu découvrir une vingtaine de pages sélectionnées par l'éditeur. Ma mère écrit : « Inutile d'investir dans la tendresse de mes enfants, entre l'indifférence tranquille d'Antoine et l'arrogance égoïste de Sophie. Seule consolation : elle est tellement morbide qu'elle viendrait me voir sous ma tombe plus souvent qu'à la rue Boulard... »

Vous semblez avoir une réelle attirance pour les cimetières...

Comme ma mère habitait à côté du cimetière de Montparnasse, il a été le jardin public dans lequel elle me promenait lorsque j'étais enfant. Adolescente, je l'ai ensuite traversé quatre fois par jour car c'était le chemin le plus rapide vers mon lycée. Ce cimetière a donc fait partie de ma vie quotidienne jusqu'à mes dix-sept ans. J'y vais beaucoup moins maintenant, sauf pour aller sur la tombe de ma mère. Je voudrais y être enterrée, mais c'est devenu assez compliqué puisqu'on ne peut plus acheter sa tombe avant de mourir, alors que moi, je voudrais l'investir, la décorer et la préparer pour mon arrivée... Mais je ne vis pas pour autant avec les morts. Ma mère est présente parce que ce travail tourne autour d'elle. Je parle d'elle tous les jours. Ce n'est pas un rapport morbide, mais un rapport naturel et bien vivant.

Pourquoi avoir choisi l'Église des Célestins pour votre exposition ?

J'ai monté l'exposition *Rachel, Monique* pour la première et unique fois à Paris, dans les sous-sols du Palais de Tokyo, avant les travaux. Un côté « catacombe », un sol en terre, du mystère, de l'abandon... En 2006, j'ai vu *Paso Doble*, le travail que Miquel Barceló et Josef Nadj avaient présenté dans l'Église des Célestins. Et le lieu me paraissait idéal pour abriter ma mère.

SOPHIE CALLE

Sophie Calle fait de sa vie son œuvre. Une œuvre empruntant à de nombreuses pratiques artistiques qui se rejoignent pour constituer une sorte d'autobiographie vivante et ininterrompue. Sophie Calle photographie, filme, écrit, note, inventorie hommes et événements, objets et lieux qu'elle croise au hasard de ses rencontres, fortuites ou provoquées, pour constituer un matériel conséquent qui sert à construire les installations, expositions, films et livres retraçant ses expériences souvent hors normes. C'est en 1979 que commence cette aventure unique, après sept années de voyage à travers le monde. De retour en France, « désœuvrée », dit-elle, Sophie Calle décide un jour de suivre un inconnu dans la rue. Séduite par cette expérience, elle la renouvellera en accumulant photos et notes sur ces trajets aléatoires qui la mèneront un jour à Venise, dans le sillage d'un autre inconnu. Ainsi naîtront Filatures parisiennes et, sa première œuvre, Suite vénitienne. Ce hasard, qui l'a fait suivre des étrangers, va devenir le fil rouge d'un grand nombre de ses travaux, même si elle se fixe pour chaque nouvelle aventure artistique des règles et des contraintes à respecter. En travaillant souvent à partir de son vécu, qu'il soit triste ou joyeux, en associant image et narration, Sophie Calle impose une nouvelle vision de l'art, sans concession et donc troublante, dérangeante et richement provocatrice, empêchant toute indifférence des spectateurs, conviés à partager un intime publiquement exposé. Accueillie dans le monde entier, elle est invitée pour la première fois au Festival d'Avignon.



autour de Sophie Calle

TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

12 juillet - 11h - UTOPIA-MANUTENTION

Sophie Calle, sans titre (2012, 52 min) de Victoria Clay Mendoza

projection en présence de **Sophie Calle**

et aussi...

EXPOSITION

du 2 juillet au 2 septembre - de 10h à 20h - CHAPELLE DU MÉJAN - ARLES

Pour la dernière et pour la première fois

Une exposition de **Sophie Calle** dans le cadre des Rencontres d'Arles 2012. Un billet couplé pour les deux expositions de Sophie Calle à Avignon et à Arles est accessible à la billetterie du Festival. Cette exposition sera également visible à la Galerie Perrotin de Paris, du 8 septembre au 27 octobre 2012.

Informations complémentaires sur ces manifestations dans le *Guide du spectateur*.

Toute l'actualité du Festival sur www.facebook.com/festival.avignon, sur twitter.com/festivalavignon et sur www.festival-avignon.com

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1 590 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.